FRAGME

PETRON

Latin

— 5 —

FRAGMENTVM

PETRONII

EX

BIBLIOTHECAE Sti. GALLI

ANTIQVISSIMO MSS. EXCERPTVM,

NVNC PRIMVM IN LVCEM EDITVM.

Gallice vertit ac notis perpetuis illustravit Lallemandvs, S. Theologiæ Doctor.

1800.

À L'ARMÉE DU RHIN.

À L'ARMÉE DU RHIN.

Les conquêtes des Français ont tourné souvent durant cette guerre au profit des sciences et des lettres. L'Égypte nous a fourni des monumens de ses premiers habitans que l'ignorance et la superstition des Cophtes et des Musulmans cachaient aux nations éclairées. Les bibliothèques des couvens des différens pays conquis ont été fouillées par des savans, et des manuscrits précieux ont vu la lumière.

Ce n'est pas la moins intéressante de ces acquisitions, que ce fragment de Pétrone que nons offrons au public, tiré d'un ancien manuscrit que la bravoure invincible des soldats conquérans de St. Gall nous a mis à même d'examiner. Nous avons fait cette importante découverte en lisant un parchemin qui contient l'ouvrage de St. Gennade sur les devoirs des prêtres, et qu'à la forme des caractères nous avons jugé dater du siècle XI. Un examen plus attentif nous a fait appercevoir que l'ouvrage de ce Saint avait été écrit sur des feuilles contenant déjà des

lettres écrites, et qu'on avait cherché à effacer. On sait que dans ces siècles d'ignorance il était ordinaire d'écrire les livres eclésiastiques sur des codes contenant les ouvrages des meilleurs auteurs de la latinité. A force de travail nous sommes parvenus à déchiffrer le morceau que nous donnons au public, et dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute. Nous en faisons hommage à la brave armée française à qui l'on doit cette acquisition.

Il est facile de remarquer qu'il y a une lacune dans ce passage de

Pétrone, où Encolpe est supposé chez Quartilla regardant avec elle par la fente de la porte les jeux de son Giton et de la petite Pannychis. En effet il dit peu de lignes après qu'il était fatigué de la jouissance de Quartilla, et dans ce qui nous reste il n'est mention que des caresses préliminaires de cette jouissance. Le style du latin porte tellement le cachet original de Pétrone qu'il est impossible de croire le fragment controuvé.

Pour l'intelligence de ceux qui n'ont pas lu cet auteur, il est bon de dire que cette Quartilla était

une prêtresse de Priape, chez qui se célébraient les mystères de ce Dieu. Pannychis est une jeune fille de sept ans, qu'on avait livrée à Giton pour être déflorée. Ce Giton était le bien-aimé d'Encolpe, le même qui est supposé raconter la scène. Encolpe qui venait de boire un breuvage aphrodisiaque, était occupé avec Quartilla à regarder près de la porte de quelle manière Giton s'acquitterait de son rôle. C'est alors que le soldat pénètre dans la maison. Enfin la vieille dont il est question dans le fragment, est la même qui avait déjà par surprise conduit Encolpe

chez des filles publiques, et dont il parle au commencement de son ouvrage.

FRAGMENTVM PETRONII.

Haec dum fiunt, ingenti sono fores repente perstrepunt, omnibusque, quid tam inopinus sonitus esset, mirantibus, militem, ex excubiis nocturnis vnum, districto gladio adolescentulorumque turba stipatum, conspicimus. Trucibus ille oculis ac thrasonico gestu omnia circumspiciebat; tandem Quartil-

lam intuens: Quid id est, inquit, mulier impudentissima? Falsis me pollicitationibus ludis, nocteque promissa fraudas? At non impune feres, tuque amatorque iste tuus me esse hominem intelligetis.

Dicto audientes militis comites arctissimis vinculis me Quartillamque adligant, os ori, pectori pectus, femur denique femori adplicantes, nec sino magno risu. Embasicoetas autem, jussu militis, olidi oris foedissimis osculis totum me miserum conspurcabat; quae nec effugere, nec vllo modo vitare valebam. Constuprauit tandem et

gaudium integrum hausit. Interim satyrico, quod paullo ante ebiberam, omnes in Venerem neruos intendente, Quartillam valenter permolere coepi, nec illa, libidine accensa, ludo grauabatur. Soluebantur in risum juuenes, jocosa scena permoti; namque a turpissimo cinaedo subactus, ingratiis ac paene inscius, quam creberrime ceuebam, quum Quartilla crissaret.

Pannychis interea, vtpote nec Veneri matura, clamorem intendit, milesque ad repentinam lamentationem animum aduertit. De-

uirginabatur enim tenerrima puella, victorque Giton haud incruenta spolia retulerat. Quo spectaculo miles permotus impetum vi facit, arctissimisque amplexibus nunc Pannychin, nunc Gitona, nunc simul ambo perstringebat. Effusa in fletum virgo aetati vt parceret, obsecrabatur; sed nihil preces proficiebant, furebatque miles in Venerem immaturam. Operuit ergo Pannychis caput, quidquid fata portenderent, passura.

Tunc vero anus, illa ipsa quae dudum me domicilium quaerentem luserat, velut a coelo demissa

miserae Pannychidi auxilio fuit. Magnis illa clamoribus domum intrat, vicum proximum pererrare praedones autumat; frustra ciues Quiritium fidem implorare, nec vigilum excubias, aut somno sopitas, aut comessationibus intentas, praesto esse. Hic miles grauiter commotus, praecipitanter se ex Quartillae domo abduxit; eum insecuti comites Pannychida impendente periculo, nos omnes metu liberarunt.

FRAGMENT

DE

PÉTRONE,

trouvé à la bibliothèque de St. Gall,

et publié pour la première fois.

Sur ces entrefaites on entendit un grand bruit à la porte, qui excita la curiosité de chacun de nous; bientôt nous vimes entrer un soldat qui était de garde, l'épée nue, et accompagné d'un grand nombre de jeunes gens. Il se mit

à

à regarder de tous côtés avec des yeux enflammés de colère et une mine farouche; puis fixant Quartilla: Comment, dit-il, oh la plus déhontée des femmes! tu oses te moquer de moi en me faisant de fausses promesses, et, après m'avoir juré de passer la nuit avec moi, tu manques à tes engagemens? Mais cela ne restera pas impuni; et toi et ton amoureux, vous verrez que vous avez affaire à un homme [1].

A peine eut-il fini ces mots que ses camarades se saisissent de moi et de Quartilla [2] et nous lient étroitement l'un à l'autre, visage contre visage, poitrine contre poitrine, et enfin le ventre contre le ventre.

Le soldat ordonne alors à Embasicétas de m'accabler de ses impurs baisers [3], que je ne pouvais pas éviter, attaché comme je l'étais. Embasicétas fut bientôt au comble de ses voeux [4]. Cependant comme la boisson érotique que j'avais avalée faisait son effet, je pressais Quartilla de mes tendres embrassemens qu'elle ne repoussait point. Les jeunes gens riaient de toute leur force, voyant que le plaisir que je goutais avec Quartilla, tournait malgré moi au profit de l'impur Embasicétas.

Pannychis qui, par son âge, n'était pas encore mûre pour les plaisirs de Venus, jeta tout-à-coup un

grand cri, qui attira toute l'attention du soldat. Giton venait de la déflorer, et de remporter une victoire sanglante [5]. Emu par ce spectacle, le soldat s'élance dans la chambre, et prodigue mille tendres caresses tantôt à Giton, tantôt à Pannychis, tantôt à tous les deux à la fois. Pannychis pleurait amérement et le conjurait d'épargner son enfance; mais ses prières n'étaient pas écoutées, et le soldat s'enflammait de plus en plus. La petite se couvrit donc la tête, et se résigna sans murmure à son sort.

Alors une vieille [6], la même qui s'était moquée de moi, le jour que je cherchais mon logis, parut,

comme envoyée du ciel, pour tirer Pannychis de cet embarras. Elle entra dans la maison faisant de grands cris, et disant que les voleurs parcouraient impunément la rue voisine, que les citoyens demandaient envain du secours, et que la garde était ou endormie, ou occupée à boire dans les cabarets. A ces mots le soldat et ses camarades abandonnent précipitamment la maison de Quartilla, délivrant Pannychis d'un imminent danger, et nous tous de la crainte qu'ils nous avaient inspirée.

NOTES

SUR LE

FRAGMENT DE PÉTRONE.

Ipsa Venus magico religatum brachia nodo
Perdocuit, multis non sine verberibus.

TIBVLLVS.

1.

Vous verrez que vous avez affaire à un homme.

Dans tous les tems les militaires ont été distingués par les belles. La charmante fable des amours de Venus et de Mars, décrite par le plus ancien des poëtes, exprime allégoriquement cette vérité. Tous les Demi-dieux eurent une foule d'avantures amoureuses; les plus vaillans furent même les plus ardens et les plus heureux. Hercule dépucela en une nuit cinquante filles. Thésée aima et enleva mille beautés. Jason

quitta Hypsipyle pour Médée, et celle-ci pour Créuse. Achille aux pieds légers oubliait dans les bras de sa Briséis, la tendre Déidamie.

Il est à remarquer que les amans n'étaient guères scrupuleux sur les moyens de parvenir à la jouissance des femmes qu'ils aimaient: le plus ordinaire était l'enlévement, et presque toujours la femme se soumettait sans murmure à son sort. Hélène avait été enlevée par Thésée, avant qu'elle le fût par Pâris. La femme d'Atrée le fut par Thyeste, et de là vint la haîne implacable entre ces deux familles. Le viol n'était pas moins ordinaire. Les Déesses mêmes et les favorites des Dieux couraient le risque d'être la proie de quelque mortel hardi. Pirithoüs, aidé de Thésée, manqua d'enlever Proserpine du trone même du Dieu des enfers; Junon ne put se soustraire qu'avec peine aux poursuites d'Ixion, et Thétis succomba, malgré elle, à celles de Pélée. Le don de prédire l'avenir dont Apollon avait gratifié Cassandre, ne put la

garantir des caresses brutales d'Ajax fils d'Oilée.

Dans l'enfance de la société on ne connaît presque point de rapports autres que ceux de la force et de la faiblesse; le fort commande et le faible obéit. Alors les femmes sont regardées comme des êtres destinés par la nature à servir aux plaisirs et même aux caprices de l'homme. Jamais les prétendans ne disent un seul mot de tendresse à Pénélope, et, au lieu de lui faire la cour, ils mangent malgré elle son bien, couchent avec ses esclaves, et ordonnent en maîtres dans sa maison. Circé se rend à Ulysse qui a voulu la tuer, et Calypso, toute Déesse qu'elle est, est obligée de lui faire des avances. Les beaux sentimens que Virgile met dans la bouche de l'ombre de Créuse contente d'avoir péri plutôt que d'aller servir les Grecs; „ elle qui était Troyenne, et l'épouse du fils de Venus; „ la confusion avec laquelle Andromaque, veuve du fils du meurtrier de son premier mari, répond aux questions d'Énée; ces idées,

dis-je, et ces sentimens appartiennent au siècle poli d'Auguste, et non à l'époque où l'on place la guerre de Troye. Virgile, dans son Énéïde, n'a presque jamais suivi le précepte d'Horace et du sens commun:

> Aut famam sequere, aut sibi convenientia
> finge.

De cette manière de considérer les femmes, découlait une nouvelle cause de la possession exclusive de la beauté par la vaillance. On convoitait une belle femme, comme un beau troupeau, et, dans l'absence des lois, celui qui possédait l'un ou l'autre de ces objets, en était bientôt dépossédé, s'il n'était par assez courageux pour le garder. Les guerres étaient entreprises pour ravoir sa femme comme ses autres biens; et l'on peut remarquer qu'Agamemnon promet de se retirer de devant Troye, si l'on rend à Ménélas Hélène et les richesses que Pâris lui a enlevées. Aussi ce n'était pas ce que nous appelons *l'honneur conjugal* que les Grecs révendiquaient; cette idée est beau-

coup trop rafinée, elle tient à des combinaisons trop déliées pour pouvoir entrer dans la tête des peuples presque barbares. Cela est si vrai qu'après la prise de Troye Hélène qui a, de son plein gré, appartenu successivement à Pâris et à Déiphobe, retourne auprès de Ménélas qui ne lui en fait aucun reproche. Cette conduite de Ménélas est si naturelle que Télémaque qui, dans son voyage à Sparte, trouve Hélène auprès de lui, tout comme avant son enlévement, ne montre aucune espèce d'étonnement.

Les livres qui se ressemblent le plus sont la Bible et Homère, parce que les peuples qu'ils décrivent et les hommes dont ils parlent, sont parvenus presqu'au même degré de civilisation. Sara est enlevée deux fois d'à côté d'Abraham, et celui-ci n'en est pas plus faché contre sa femme, et n'en continue pas moins à vivre en bonne intelligence avec elle. David, parvenu au trone, s'empresse de se faire rendre Michol qui avait épousé un autre mari.

La meilleure preuve que, du tems des Romains, les femmes préféraient les militaires aux autres hommes, est dans les prétentions aux bonnes fortunes du *Soldat jactancieux* de Plaute. Pyrgopolinice ne croit point passer pour grand homme de guerre, si toutes les femmes ne lui courent après; aussi son parasyte et son esclave ne lui parlent que des passions qu'il a faites. La tradition prétend que parmi les Samnites les plus braves choisissaient les plus belles; on assigne même cette coutume pour l'une des principales causes de l'humeur belliqueuse de ces peuples.

Aux tems de la chevalerie les plus grands exploits s'achevaient pour plaire à la Dame de ses pensées, et il y eut même tel preux chevalier qui, comme Don Quichotte, courait le monde pour prouver, par la force de son bras, que sa Dame était non-pareille. Tandis que de pauvres Troubadours chantaient harmonieusement leurs belles, celles-ci volaient dans les bras du chevalier qui au tournoi avait rompu plus de lances, ou

achevé plus de faits d'armes. Enfin tous les peuples du monde ont dit comme Dryden :

None but the brave deserves the fair.

2.

Ses camarades se saisissent de moi et de Quartilla.

Le métier de Quartilla répond à celui qu'exercent nos dames du Palais royal. Ce *Palais royal* est une espèce de Babylone, à la différence près que les femmes s'y prostituent toute l'année, et qu'elles ont un peu moins d'attraits que les beautés chaldéennes. Au reste, s'il y a quelque fait incontestable dans l'histoire ancienne, c'est cette prostitution des dames de Babylone en l'honneur de Venus, et je ne sais pourquoi Voltaire refusait d'y croire, comme si les religions n'avaient pas été la source

d'actions bien plus abominables; comme si les guerres religieuses, les horreurs de l'intolérance, la fourberie des prêtres, le despotisme des rois, l'avilissement et la stupidité des peuples n'en étaient pas des effets bien plus funestes; comme si l'aveuglement fanatique des martyrs et la brutale cruauté des bourreaux n'étaient pas cent fois plus déplorables qu'un sacrifice également agréable à la victime et au sacrificateur; comme si jouir et donner la vie n'étaient pas des actions plus saintes que de se macérer et d'égorger des animaux innocens.

L'origine des courtisannes se perd dans la plus haute antiquité; il paraît qu'il était dans les moeurs patriarchales d'en jouir; car Judas coucha avec Thamar, veuve de ses deux enfans, qui pour le séduire s'était déguisée en courtisanne. Une autre courtisanne, Rahab, joue un grand rôle dans les premières guerres du peuple du Seigneur: c'est cette même Rahab, qui épousa Salomon, père de Booz, quatrième ayeul de David, et trente deuxième de Jésus-Christ,

notre divin sauveur. Ainsi l'éternelle sagesse s'est plûe à relever cette profession, et à la venger de l'injuste mépris des hommes. Les rois de son peuple élu, l'homme que le verbe adopta pour père selon la chair, sont les descendans d'une courtisanne.

Au reste, il faut l'avouer, la plupart de celles qui exercent cette noble profession, en sont indignes et ne justifient que trop l'humeur des rigoristes contre la classe entière. Voyez ces misérables au teint livide, aux yeux hagards, à la voix de Stentor, respirant à la fois et le poison qui circule dans leurs veines, et les liqueurs dont elles se sont enivrées; voyez sur leur corps blême et décharné l'empreinte des caresses de ces êtres plus hideux encore qu'elles (vingt d'entr'eux viennent d'assouvir sur chacune d'elles leur passion brutale); écoutez leur odieux langage; entendez leurs juremens, leurs expressions révoltantes; pénétrez dans l'antre de ces Mégères, repaire le plus souvent des brigands et des assassins: quel spectacle! c'est la difformité du vice sous les haillons de l'indigence.

Ah! ce ne sont pas là des courtisannes, c'est la fécule de la cité. Une courtisanne digne de ce nom est cette beauté pleine de graces et d'amabilité qui réunit chez elle l'homme de lettres et l'homme du monde, les premiers magistrats et les plus grands capitaines, et qui rend les hommes de toutes les professions plus aimables, parce que plaisant à tous, elle leur inspire le désir de se plaire réciproquement; c'est cette Aspasie qui, après avoir fait le charme du peuple poli d'Athènes, fit si longtems le bonheur de Périclès, et contribua peut-être à faire de son siècle, l'âge du goût, des arts et des lettres; ce sont cette Phryné, cette Laïs, cette Glycère et tant d'autres qui embellirent la Grèce, et dont les noms seront à jamais célèbres; c'est cette Ninon de l'Enclos, l'un des ornemens du beau siècle de Louis XIV; cette Clairon, la première qui ait senti toute la grandeur de son art; c'est toi C. . . . ., Thalie française, toi qui forces le spectateur, je ne dis pas à excuser, mais à partager le travers d'Alceste.

Une

Une courtisanne telle que je viens de la dépeindre, peut avoir toutes les vertus publiques et privées. On connaît la probité sévère de Ninon; sa bienfaisance, son goût pour les arts, son attachement pour ses amis. Epicharis, l'ame de la conjuration de Pison contre l'exécrable Néron, était une courtisanne, et le sévère Tacite qui ne peut certes être taxé de partialité pour la galanterie, a rendu témoignage à la constance avec laquelle elle résista aux promesses les plus séduisantes, et endura les tourmens les plus recherchés, sans vouloir découvrir ni les détails de la conjuration ni les noms des conjurés.

Ce serait ici le lieu de s'élever contre cette morale ascétique qui fait consister la souveraine vertu dans l'abstinence d'actions commandées par la nature, et qui place les faiblesses sur la ligne des crimes les plus odieux. Peut-on voir sans indignation Suétone reprochant à César ses galanteries avec Servilie, avec Tertia et autres dames romaines, à l'égal de ses concussions et de son

ambition démésurée, et louant son ardeur guerrière contre des peuples qui n'avaient donné aucun sujet de plainte à Rome? La source de ces erreurs fut la théorie des émanations. Les premiers rêveurs qu'on appela philosophes, imaginèrent la matière et la lumiére coéternelles; ils supposèrent celle-là une masse informe et ténébreuse, ils en firent le principe du mal et de toute imperfection; tandis qu'ils regardèrent celle-ci comme la souveraine perfection. La création, ou pour mieux dire la coordination, ne fut que l'émanation de la lumière qui pénétra le chaos; mais le mélange du matériel avec la lumière pure est la cause des imperfections inévitables de l'univers. L'ame de l'homme est une parcelle de la divinité ou de la lumière increée; elle ne sera heureuse que quand elle se sera réunie à la source de toute lumière; mais pour cela il faut nous dépouiller de tout ce qu'il y a en nous de grossier et de matériel, et nous élever vers les régions éthérées par la contemplation et l'abstinence des plaisirs de la chair. Quand une fois on a adopté de

pareilles absurdités pour règle de conduite, il en doit résulter une morale farouche, ennemie de tous les plaisirs de la vie, telle en un mot que celle des Gymnosophistes ou des moines de la Trappe.

Au reste, malgré ces tristes folies de quelques rêveurs atrabilaires, les beaux tems de la Grèce sont ceux de l'empire des courtisannes. C'était chez elles que roulait le Pactole; leur luxe excédait celui des premiers des Grecs. Les plus riches offrandes qui décoraient les temples des dieux étaient des dons de ces femmes, et il faut remarquer que presque toutes étaient étrangères, et originaires la plupart de l'Asie-mineure. C'est ce qui donna lieu à un financier athénien qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à maints des nôtres, de proposer à l'assemblée du peuple un impôt qui se leverait sur les courtisannes. Comme il s'étendait éloquemment sur les incalculables avantages qui devaient résulter pour la République de cette imposition, quelqu'un lui demanda par qui les courtisannes étaient

payées? Par les Athéniens, répondit notre orateur un peu interdit de la question. „Ce seront donc les Athéniens qui payeront ton impôt," répliqua le questionneur; et le peuple d'Athènes qui avait un peu plus de sens que certaines assemblées législatives, hua l'orateur financier, et il ne fut plus question d'impôt sur les courtisannes.

Corinthe était surtout renommée par le nombre et la beauté de ses courtisannes; c'est ce qui donna lieu au proverbe, *il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe;* on y courait le risque de perdre sa bourse et de ruiner sa santé.

La cause de cette grande vogue des courtisannes dans la Grèce n'est pas une prétendue laideur du sexe, imaginée par le savant Paw et contredite par le témoignage unanime des écrivains anciens et des voyageurs modernes; mais bien la vie retirée et solitaire que menaient les femmes du pays. Elles habitaient des appartemens séparés et qui n'avaient communication ni avec la rue,

ni avec l'habitation des hommes; *interior pars aedium quae gynaeconitis appellatur*, dit Cornelius Népos. Les étrangers ne les visitaient jamais; elles voyaient même rarement leurs parens les plus proches. C'est pourquoi les mariages entre frères et soeurs étaient autorisés par la loi, et encouragés par l'usage: les soeurs n'en étaient pas plus exposées aux attaques des frères, puisqu'elles vivaient séparées d'eux.

Chez les Romains, comme chez nous, les honnêtes femmes gâtèrent un peu le métier de courtisanne. La retraite absolue des femmes ne fut jamais de mode à Rome, et les contes que nous fait Valère-Maxime sur la chasteté et la pudeur des premières matrones romaines méritent le même degré de croyance que l'histoire de Remus et Romulus allaités par une louve, que le viol de Lucrèce, ou la mort tragique de Virginie. Nous voyons au contraire dans ce Tite-Live, grand admirateur des moeurs des premiers tems de Rome, que dans ces tems même un grand nombre de dames romaines des plus

nobles familles furent convaincues d'avoir empoisonné leurs maris, et condamnées à mort pour ce crime affreux; ce qui ne prouve pas un sentiment bien exquis de tendresse conjugale. Au tems de la seconde guerre punique, avec quel empressement ne se portèrent-elles pas sur la place, pour solliciter l'abrogation de la loi somptuaire qui leur défendait de se charger de bijoux et de pierres précieuses? Abrogation qu'elles obtinrent malgré la violente opposition de Caton le censeur.

Il paraît que la profession de courtisanne était généralement exercée à Rome par les affranchies; leur ton devait nécessairement se ressentir de leur éducation. Aussi les élégans de Rome ne s'en souciaient guères; ils préféraient de faire la cour aux femmes de leurs amis. Pour un Salluste qui se ruinait avec des affranchies, il y avait vingt Cupiennius; *mirator cunni Cupiennius albi.* Délie, Lesbie, Ipsythille, Corinne, Némésis, Néère, Cynthie, Sulpitie, Lycimnie, et presque toutes les femmes à qui, sous des

noms supposés ou réels, s'adressent les compositions érotiques de Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, Horace etc. sont des dames romaines. Horace seul a célébré des affranchies dans quelques unes de ses odes. Cela tenait à la variété de ses goûts, et peut-être aussi à sa naissance ; car lui-même était fils d'un affranchi. L'art d'aimer d'Ovide et les satyres de Juvenal attestent combien la galanterie était en vogue à Rome, et Caton n'aurait pas tant loué la conduite de ce jeune homme qui sortait d'une maison publique, si cela eût été ordinaire.

Dans le moyen âge de l'Europe les prêtres et les abbés relevèrent un peu la profession des courtisannes. Déjà Saint-Paul prétendait dans ses épîtres qu'il était permis aux apôtres du Seigneur de mener par-tout avec eux une soeur par la charité. Les diaconesses datent des premiers siècles de l'église. Mais le célibat du clergé n'y fut universellement et solidement établi qu'au siéle XI. sous le pontificat de Grégoire VII. Au siècle précédent les célèbres Marozie et

Théodore avaient fait asseoir successivement sur la chaire de Saint-Pierre leurs amans, leurs fils et leurs petits-fils. Mais depuis que les prêtres se soumirent au célibat, ils prirent ostensiblement des concubines dont les gouvernantes de nos curés d'aujourd'hui ne sont, hélas! que de faibles vestiges. Les codes espagnols des siècles moyens s'occupent en maints endroits des concubines des prêtres (*mancebas de los clérigos*) et toujours le sort de ces élues des élus du Seigneur paraît digne d'envie.

Enfin les courtisannes parurent dans tout leur éclat dans la ville sainte, et Rome moderne répara les torts qu'avait eus envers elles Rome ancienne. Les princes de l'église les comblèrent de dons; ils mirent à leurs pieds le prix du rachat des péchés des fidèles, et le siècle de Léon X fut pour Rome l'époque heureuse des beaux arts, des belles lettres et des belles filles. Mais un moine fanatique au fond de l'Allemagne troubla le calme de l'église et le bonheur des catins; depuis cette époque les revenus

du sacré collège n'ont fait que diminuer; les belles courtisannes ont abandonné la capitale du monde chrétien, et les plaisirs se sont enfuis avec elles. Et l'on ose croire encore au perfectionnement du genre humain, tandis que les meilleures, les plus saintes institutions dégénèrent visiblement!

3.

Le soldat ordonne à Embasicétas de m'accabler de ses impurs baisers.

Une des raisons qui engagèrent le savant et paradoxal Hardouin à soutenir que tous les livres qu'on attribue aux anciens, à l'exception des Géorgiques et de l'histoire naturelle de Pline, étaient de la composition des moines, fut sans doute la trop fréquente répétition des tableaux de l'amour des garçons qu'on remarque dans la plupart de ces

écrits : ce savant était Jésuite. Mais ce goût n'est pas privatif aux couvens ; on le trouve chez tous les peuples et sous tous les climats ; son origine se perd dans la nuit des siècles ; il est commun aux nations les plus policées et aux hordes sauvages. De profonds philosophes en ont fait l'apologie ; les poëtes ont chanté les objets de cette sorte d'amour dans des compositions tendres et passionnées, et ces compositions feront à jamais les délices de la postérité. Quel lecteur stupide ou insensible a pu lire de sang froid la belle églogue de Virgile, où Corydon soupire son amour sans espoir pour le bel Alexis ? L'ode la plus passionnée d'Horace est celle où il se plaint des rigueurs de Ligurinus. Le tendre Tibulle, trahi par son Marathus, arrache des larmes à tous ceux qui ont un coeur. Le délicat Anacréon célèbre son Bathylle, et le belliqueux Alcée se délassait souvent de ses travaux guerriers, pour chanter les yeux noirs et la noire chevelure de Lycus . . . *nigris oculis nigroque crine decorum.*

Ce n'est point aux rafinemens de la société qui, au dire de quelques mysanthropes dégradent la nature en la corrompant que se doit ce goût; on l'a trouvé chez les insulaires de la mer du sud, et le témoignage des premiers Espagnols atteste qu'il était commun chez les hordes des Amériquains, lors de la découverte du nouveau monde. Paw a prétendu l'expliquer par un défaut de conformation dans les organes du plaisir des indigènes; mais une cause particulière ne saurait rendre raison d'un effet universel.

Au tems des patriarches l'amour grec était si général que dans les quatre villes de Sodome, Gomorrhe, Adama et Seboïm il ne fut pas possible de réunir dix hommes exempts de la contagion; ce nombre aurait suffi, dit le Seigneur, pour détourner le chatiment qu'il infligea à ces villes.

Le peuple du Seigneur imita si bien l'exemple de Sodome, que l'abus que les Benjamites firent de la femme du Lévite

d'Ephraïm, et qui fut la cause de la presque totale extinction de cette tribu coupable, n'eut lieu que parce qu'on livra au peuple la femme, à la place du mari qu'il avait démandé. Le prophète Isaïe qui vivait à la cour, et qui par tant devait connaître les goûts favoris de son tems, s'écrie: *Nous fumes comme Sodome, nous ressemblâmes à Gomorrhe.*

Il faut pourtant remarquer ici que la plupart des assertions sur les moeurs des Israëlites qui se trouvent dans l'Érotica Biblion de Mirabeau, sont ou fausses ou hasardées. C'est une bizarre méthode de juger des moeurs d'une nation que de prendre son code légal, et de conclure que le peuple a coutume de faire tout ce qui lui est défendu par la loi. C'est cependant cette méthode que l'auteur de l'Érotica Biblion a cru devoir adopter pour peindre les moeurs du peuple Juif. Encore n'a-t-il pas compris ce code même; il a cru que la prohibition de donner sa semence à l'idôle de Moloch signifiait celle de lui offrir le sperme

humain ; et il a ignoré que semence veut dire dans la Bible les enfans et les descendans. C'est ainsi que la terre des Cananéens est promise à la semence d'Abraham, et la perpétuité du règne sur Sion à celle de David. Moloch était une divinité phénicienne, la même que celle de Carthage à qui l'on sacrifiait des enfans ; les Romains crurent y reconnaître leur Saturne ; mais Saturne est une divinité étrusque qui ne saurait avoir aucun rapport avec les dieux de Phénicie. Il a traduit *celui qui polluerait le temple*, par celui qui ferait cette même obscénité dans le temple ; et il ne sait pas que le temple était *pollué* par mille actes déclarés impurs par la loi et qui n'avaient rien d'obscène. L'entrée dans le lieu saint d'une femme moins de quarante jours après son accouchement, celle d'un homme qui aurait touché un animal immonde, étaient autant de pollutions de la maison du Seigneur. Quand on veut faire parade d'érudition, il faut commencer par connaître les choses que l'on prétend apprendre aux autres. Or c'est ce que Mirabeau a souvent négligé.

L'amour des garçons était si fort à la mode en Grèce que nous lui donnons encore aujourd'hui le nom d'amour grec. Oreste est regardé comme le bien-aimé de Pylade, et Patrocle comme l'amant d'Achille. Les dieux donnèrent aux mortels l'exemple de ce goût, et le rapt de Ganymède pour servir aux plaisirs du maître du tonnerre ne fut pas un des moindres désagrémens qu'essuya la chaste mais trop prude Junon. Enfin Hercule ne s'en tint pas aux amours d'Omphale et de Déjanire ; il aima aussi le bel Hylas qui lui fut enlevé par les Nymphes.

Les Grecs avouaient sans rougir cet amour qu'ils croyaient le seul digne des hommes, tandis qu'ils rougissaient d'aimer des femmes, dont l'accointance, disaient-ils, ne peut manquer d'amollir et efféminer leurs adorateurs. Dans le dialogue de Platon, intitulé *le banquet*, qui roule tout entier sur les louanges de l'amour, on écarte d'abord celui des femmes comme indigne d'occuper l'attention des êtres raisonnables.

L'un des interlocuteurs, je crois que c'est Aristophane, expliquant la cause de ce feu qui nous fait voler dans les bras de l'objet aimé, dit que les premiers hommes étaient doubles, ce qui multipliait leurs forces et leurs moyens. Ils en abusèrent, et, pour les punir, Jupiter les foudroya et les sépara. De là leur ardeur à se réunir pour se rapprocher de leur primitif état. Mais les hommes efféminés ne cherchent que les femmes parce qu'ils étaient moitié hommes, moitié femmes, tandis que ceux dont les goûts sont males et courageux veulent redevenir doublement hommes.

Phèdre a mis dans la bouche d'Ésope une explication de cet amour qui n'aurait sûrement pas été goutée des Grecs. Il dit que Prométhée étant occupé à forger son homme et sa femme, fut appelé à un festin donné par Jupiter aux dieux; il en revint ivre, et appliqua par mégarde les parties sexuelles de l'un à l'autre.

Au reste les Grecs s'accordent tous dans leur profond mépris envers les femmes. Les auteurs des pièces de théatre surtout, qui étudient plus particulièrement les opinions générales et les flattent pour obtenir les applaudissemens du public, se distinguent par leur acharnement contre le sexe. Euripide prétend que Prométhée a mérité d'être attaché au mont Caucase pour que le vautour dévore ses entrailles, pour avoir formé un être aussi pernicieux et aussi haïssable que la femme. L'ombre d'Agamemnon dans l'Odyssée conseille à Ulysse de ne pas se fier à sa Pénélope, et ne tarit pas sur l'énumération des vices du sexe entier. Les premiers auteurs latins ont imité les Grecs dans leurs invectives contre les femmes; les comédies de Plaute surtout sont remplies de sorties virulentes contr'elles.

A Rome, cependant, une plus grande liberté accordée aux femmes introduisit bientôt d'autres opinions; elles jouèrent souvent un grand rôle dans les événemens publics

publics et privés, et les hommes se convainquirent que, comme eux, elles étaient capables des plus grands crimes, et des vertus les plus héroïques. Le noble stoïcisme d'Arria n'est pas le seul exemple de vertu courageuse, donné par des femmes romaines dans ce tems où des monstres couronnés gouvernaient l'empire. La jeune Pauline se fait ouvrir les veines avec son époux, le philosophe Sénèque; et Mallonie préfère de mourir dans les tourmens, plutôt que de se livrer au bouc impur de Caprée. Qui n'admire pas la noble indépendance, l'amour conjugal et toutes les vertus matronales d'Agrippine, femme de Germanicus?

Aussi les hommes avouaient l'amour des femmes, et nous avons déjà eu occasion d'observer les progrès rapides de la galanterie parmi les Romains. Cependant l'amour des garçons n'en était pas moins universellement en vogue à Rome; et Cicéron dit dans ses lettres à Atticus, que les juges qui avaient si scandaleusement blanchi

Clodius de l'accusation d'avoir profané les mystères de la bonne déesse, avaient été gagnés par des dons, et qu'on leur avait promis publiquement les faveurs de plusieurs dames illustres et de plusieurs jeunes garçons des premières familles. César luimême se prêta dans sa première jeunesse aux embrassemens de Nicomède, roi de Bithynie; aussi, lors de son triomphe sur les Gaules, solemnité où il était d'usage de reprocher au triomphateur toutes ses fautes, les soldats chantaient: „ César soumit les Gaules, et Nicomède soumit César. Maintenant César qui soumit les Gaules triomphe, et Nicomède qui soumit César ne triomphe pas." Caton disait de lui qu'il avait aimé le *roi* dans da jeunesse, et que dans un âge plus avancé il aimait le *règne*, et Cicéron, un jour qu'il appuyait au sénat je ne sais quelle demande de la fille de Nicomède, et qu'il alléguait les bienfaits qu'il devait à ce monarque, le fit taire en lui répliquant: „ Nous savons bien ce qu'il t'a donné, et ce que tu lui as donné." Enfin dans le tems que le premier triumvirat se

partageait tout le pouvoir, un mauvais railleur dit à Pompée: *Je te salue, o roi*, et s'adressant à César: *Je te salue, reine.* Ses ennemis disaient de lui qu'il était le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris. Catulle qui le détestait, l'appelle toujours dans ses épigrammes *cinaedus calvus:* il prétend que son amitié avec Mamurra n'était rien moins qu'honnête; il appelle ce Mamurra *pathicus*, nom qu'on donnait à ceux qui recherchaient les faveurs des hommes faits ou qui avaient passé l'age de l'adolescence.

Les maîtres de l'empire ne pouvaient manquer de goûter et même d'outrer des plaisirs que tous leurs sujets se permettaient. Hélas! une couronne est un poids si accablant; les voies de la domination sont semées de tant de ronces qu'on ne saurait apporter assez de soins à les faire disparaître sous les roses. Les empereurs romains en usèrent ainsi; ils souhaitèrent des plaisirs, et les plaisirs vinrent s'offrir à eux sans délai et comme à l'envi. Caligula était si peu

accoûtumé à l'attente qu'étant occupé d'offrir un sacrifice aux dieux, et la figure du prêtre lui ayant plû, il ne se donna pas le tems d'achever les cérémonies sacrées pour en jouir.

Une chose remarquable est que chez presque tous les peuples les bains sont les lieux où la prostitution des hommes à ceux de leur propre sexe est plus commune. Nous voyons dans Catulle que les *cinaedi*, nom que ma plume pudique se refuse à transcrire en français, rodaient les bains sans cesse pour y trouver des pratiques. Les Orientaux, de tous les peuples modernes ceux qui conservent ce goût à un plus haut degré, sont dans la même habitude. C'est au bain que Tibère, épuisé de vieillesse et de débauche, se ranimait encore par l'attouchement des petits enfans à la mamelle, qu'il appelait *petits poissons*, et qui suçaient ses tetons desséchés, sa bouche infecte et ses lèvres livides, enfin ses parties viriles. Spectacle hideux d'un tyran disgracié par la nature et luttant contre sa malédiction.

Mais envain il inventait des jouissances inconnues; envain il assistait à ces scènes où des grouppes de jeunes gens par trois et par quatre imaginaient toute sorte de postures lascives, et étaient à la fois agens et patiens; la vue des plaisirs de ces *spintriae* (car ce fut le nom qu'on leur donna) ne pouvait pas plus ressusciter sa vigueur que l'éclat du trône et la servile soumission du sénat n'appaisaient ses remords.

Mais de tous les empereurs ceux qui portèrent plus loin le goût pour les jeunes garçons, furent Néron, Domitien et Adrien. Le premier épousa publiquement le jeune eunuque Sporus, qu'il fit ouvrir pour s'en servir comme d'une femme. Il servit lui même de femme à un autre de ses favoris, prit le voile, et imita jusqu'aux lamentations que les femmes faisaient d'usage le jour des nôces. Le second consacra le mois de Septembre à son favori, et le troisième aima avec tant de passion Antinoüs qu'il le fit diviniser après sa mort.

La preuve la plus frappante de l'universalité du goût pour les jeunes garçons chez les Romains, se trouve dans l'épithalame de Manlius et Julie par Catulle, et il serait étonnant qu'elle eût échappé à tous les philologues, s'il n'était pas constant que les hommes lisent souvent des siècles, sans s'appercevoir des choses les plus palpables dans les auteurs, comme ils voient les phénomènes les plus frappans de la nature sans les observer. Il paraît par cette épithalame que les jeunes gens, avant leur mariage, avaient un favori avoué parmi leurs esclaves, que ce favori était chargé de distribuer ce jour des noix à ces camarades, et que ceux-ci, pour récompense, le honnissaient et le huaient. Voici une traduction exacte de ce morceau curieux. „ Que le favori (*concubinus*) ne refuse pas des noix aux esclaves, quand il entendra dire que son maître a oublié son amour pour lui. Lache favori, donne des noix aux autres esclaves; tu les retiens trop longtems. Ton maître se range sous le joug conjugal. Favori, donne des noix. . . Favori, hier et

aujourd'hui encore, tu me méprisais : maintenant on rase ta barbe. Malheureux, ah ! malheureux favori, donne des noix." Et plus loin s'adressant à l'époux : „ Nous savons bien que tu n'as jusqu'ici fait que ce qui était permis, mais ces mêmes choses ne sont pas permises à un mari."

La religion chrétienne défendit sévèrement cet amour ; les théologiens le rangèrent parmi les pêchés qui offensaient directement le saint esprit. Je n'ai pas l'honneur de savoir au juste pourquoi il se fache de cela plutôt que d'autre chose ; sans doute il a ses raisons. Mais la colère de cette honnête personne n'a point empêché que les chrétiens n'aient eu leurs *cinaedi* et leurs *pathici*, tout comme les payens qui y étaient autorisés par leurs dieux. On a même remarqué que ce sont les prêtres du Seigneur, et surtout les moines, qui exercent le plus généralement cette profession parmi nous. Les enfans de Loyola s'étaient acquis une juste renommée sur cet article : quand ils peignaient le plaisir, ils ne manquaient jamais

de le représenter en culotte. Ceux de Joseph Calasanz qui les ont remplacés dans l'éducation de la jeunesse, suivent avec zèle et ferveur leurs traces. Enfin les cardinaux qui ont une accointance toute particulière avec le saint esprit, sont si grands partisans de l'amour grec qu'ils l'ont mis à la mode dans la sainte ville de Rome; ce qui me ferait penser ou que le saint esprit a changé d'avis sur ce goût et ne s'en formalise plus, ou que les théologiens se sont trompés en lui prêtant une aversion contre les Sodomites qu'il n'a point. Les cardinaux qui s'entretiennent familièrement avec lui, savent trop bien vivre pour se donner tous les jours ce plaisir, si cela lui faisait la moindre peine.

Je terminerai cette trop longue note par un extrait de la violente diatribe contre cet amour, que Lucien met dans la bouche de Chariclès. Celui-ci l'adresse à Callicratidas, amant passionné des jeunes garçons, avec lequel il était allé visiter le temple de Venus de Cnide. „C'est dans ton sanctuaire,

oh déesse, c'est auprès de ta statue que je vais défendre la cause de l'amour que tu inspires, la cause de ton sexe et la tienne. Car telle est la dépravation de l'humaine nature qu'après s'être écartés de tes lois saintes, oh déesse, de ces lois de plaisir et d'amour par lesquelles se renouvelle l'univers et se reproduisent les êtres, les hommes osent avouer hautement des goûts honteux, des plaisirs stériles; ils osent appeler raffinement de l'amour ces penchans même qui l'anéantissent, et qualifier de volupté plus épurée le plus monstrueux des désordres. Comme si l'on perfectionnait la nature en violant ses préceptes; comme si son but manifeste dans la différence des sexes n'eût pas été de réunir par des affections sympathiques l'espèce entière. Sublimes philosophes, vous qui améliorez la nature en substituant vos leçons à ses lois, allez chercher des exemples de ce goût que vous nous vantez, chez les animaux mûs par sa seule inspiration. Voyez-vous le cheval épris des charmes du cheval? le lion à la longue crinière soupirer pour le

jeune lionceau? Ces Scythes, ces Sarmates, tous ces peuples que nous appelons barbares, parce que, dans la simplicité de leur vie, ils repoussent nos arts corrupteurs, vous offrent-ils des modèles d'un tel amour? Ah, si la nature plus forte que vos sophismes, ne démentait pas vos maximes, bientôt la mort étendrait son crêpe sur l'univers, et la replongerait dans le primitif chaos."

„C'est surtout à vous, philosophes de l'Académie, disciples de Platon, que je m'adresse; à vous qui avez osé proscrire l'amour des femmes comme indigne du sage. Vous voulez qu'on aime dans les garçons je ne sais quel beau idéal et spirituel qui ne se trouve pas dans les femmes. Mais si cette beauté dont vous êtes épris, est une qualité privative à notre sexe, elle existe en nous à tous les âges; elle doit briller d'un plus vif éclat chez le vieillard qui a travaillé toute sa vie à se rendre meilleur, que chez le jeune homme dans l'âge fougueux des passions. Pourquoi donc ne voit-on pas ces amateurs

de la beauté archétype soupirer pour les hommes d'un âge avancé? Pourquoi leurs aimés ressemblent-ils si souvent au beau Nirée dépourvu de sagesse, et pas une fois au vieux Nestor dont les paroles éloquentes coulaient comme du miel de ses lèvres?"

„La nature donna la beauté à la femme, à l'homme la force et le courage. Chez notre sexe la beauté est comme une plante exotique; si quelquefois elle germe sur un terrein ingrat, elle se desséche et périt au premier souffle des vents impétueux. Vainement la dépravation a épuisé ses ressources pour lutter contre la nature; vainement a-t-on mutilé les objets de sa lubricité; ces êtres dégradés, privés de ces signes de virilité qui attestent la puissance de l'homme, n'ont pas acquis les charmes délicats, les contours arrondis de la femme. Car la nature venge ses droits méconnus, et ces eunuques chargés d'infirmités, ridés avant le tems, sont un témoignage irrécusable de la toute-puissance de la nature et de la faiblesse de l'homme, quand il veut contrarier ses lois.

4.

Embasicétas fut bientôt au comble de ses voeux.

Les théologiens qualifient cette sorte d'attouchements lascifs de pollution, qui est complète, quand ils produisent un résultat. L'écriture sainte nous parle d'Onan, fils de Judas, petit-fils de Jacob, et époux de Thamar, qui fut tué par le Seigneur parce qu'il répandait sa semence, *semen effundebat in terra.* On nous reprochera peut-être de citer trop souvent la sainte Bible; mais ce livre contient la science du salut, et ceux qui veulent le faire ne sauraient l'étudier avec assez d'assiduité. Nous avouons que cette étude a occupé une bonne partie de notre vie, et que nous avons toujours trouvé du profit à y faire. Cet aveu peut paraître ridicule aux esprits forts; nous n'écrivons que pour les ames pieuses, et elles applaudiront volontiers à cette profession courageuse de notre piété.

Les théologiens ont encore classé l'onanisme et la pollution parmi les pêchés contre le saint esprit; et si cela est, il n'y a point d'être au monde contre qui l'on pèche plus souvent. Au moyen de ce pêché le manant jouit de la reine, les rigueurs d'une Lucrèce ne la sauvent pas de mille Tarquins. Les hommes à imagination vive se créent un paradis peuplé de houris plus belles, plus séduisantes que celles de Mahomet; Lycoris a beau être insensible, l'imagination de son amant la lui dépeint cédant à ses caresses; il la conduit par la main à travers des prés fleuris, des bocages épais, des sources limpides; la vie s'écoule pour lui dans cette douce rêverie.

Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori,
Hic nemus, hic ipso tecum consumerer aeuo.

Dans le sens des théologiens, pollution est synonyme de toute jouissance avec des personnes de l'autre sexe ou du même, qui

a pour résultat la perte inutile de l'élixir de la vie. Dans ce sens, la tribaderie est elle-même une sorte de pollution, et Sapho une pêcheresse contre le saint esprit.

Cependant, (ce caprice de la troisième personne de la Trinité à part) je ne conçois pas, quel plaisir peut égaler celui-ci, et comment une femme qui a parcouru tous les charmes d'une belle fille à dix-huit ans, peut se livrer aux rudes embrassemens d'un homme? Quelle comparaison à faire entre ces lèvres de rose, cette bouche qui respire pour la première fois le plaisir, ces joues de neige et de poupre dont le velouté imite celui de la fleur de Venus à moitié épanouie, ce sein naissant qui palpite mollement de crainte et de volupté, cette main qui vous presse si délicatement, ces cuisses arrondies, ces fesses élastiques, cette voix touchante et douce, avec les formes prononcées, la barbe âpre, la poitrine dure, le corps velu et la voix désagréable et forte de l'homme? Juvenal a beau épuiser toute sa bile pour peindre comme des scènes

hideuses ces mystères de la bonne déesse, où les jeunes et jolies Romaines, loin des yeux des hommes, se livraient à des caresses mutuelles. Juvenal a peint les yeux des Graces avec les couleurs qui conviendraient aux fureurs des Euménides; aussi ce tableau révolte, au lieu de corriger.

La seule composition qui nous reste de Sapho, est une ode faite à une de ses amies, et nous pouvons juger d'après elle que cette poëtesse méritait toute sa réputation. Elle a été traduite dans toutes les langues; Catulle l'a mise en latin, et Boileau en français. Voici une imitation de celle de Catulle.

Heureux qui près de toi peut voir ton doux sourire,
Entendre de ta voix le son mélodieux,
Qui peut toucher ta main . . . plus heureux que les dieux!
Un seul de tes regards vaut le céleste empire.

A peine je te vois, à peine je t'entends,
Un délire amoureux s'empare de mes sens;
Les yeux fixés sur ta beauté divine,
Je perds tout sentiment, je ne vois
qu'Honorine.

Immobile, sans voix, accablé de langueur,
D'un tintement soudain mon oreille est
frappée,
Et d'un nuage obscur ma vue enveloppée;
Un feu vif et subtil se glisse dans mon
coeur *.

---

* Ad Lesbiam.

Ille mî par esse deo videtur,
Ille, si fas est, superare divos,
Qui sedens adversus identidem te
Spectat et audit,
Dulce ridentem, misero quod omnes
Eripit sensus mihi: nam simul te,
Lesbia, adspexi, nihil est super mî;
Lingua sed torpet: tenuis sub artus
Flamma demanat: sonitu suopte
Tintinant aures: gemina teguntur
Lumina nocte.

Au

Au reste nous ne saurions assez exhorter les prédicateurs et les moralistes à tonner contre la tribaderie; jamais l'intérêt des *hommes* ne s'est tant trouvé d'accord avec les préceptes de la loi divine.

Ici j'avais envie de parler des épouses du Seigneur; mais je me suis souvenu de la *Religieuse* de Diderot, et la plume m'est tombée des mains. Oh! qui oserait remanier un sujet traité par Diderot?

5.

Giton venait de la déflorer, et de remporter une victoire sanglante.

Tous les peuples ont regardé la virginité comme quelque chose de sacré, et Dieu l'a si fort distinguée qu'il a voulu que son fils

naquît d'une vierge, fécondée toutefois par le saint esprit. Cependant il paraît problématique si la vierge Marie, toute vierge qu'elle était, n'eut pas le même plaisir que celles qui ne le sont pas du tout, quand elle conçut le verbe par opération divine. Le père Sanchez discute doctement cette question: *utrum virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu sancto ;* malheureusement il se décide pour la négative, et j'ai trop de vénération pour le père Sanchez pour ne pas soumettre ma croyance à sa décision; mais s'en suis fâché pour la vierge Marie et pour le saint esprit.

Malgré cela les filles du peuple du Seigneur n'aimaient pas à rester vierges; ce à quoi au fond il n'y a pas grand profit. La fille de Jephté devant être immolée au Seigneur, demanda à son père un répit de deux mois pour aller pleurer sa virginité sur les montagnes de Gelboé; il paraît qu'il ne lui fallait pas si long-tems pour n'avoir pas à la regretter. Ruch se prit d'une manière assez expéditive pour cesser d'être vierge;

elle alla tout uniment se coucher sur le lit de Booz. L'esprit de Dieu a jugé à propos de nous transmettre cette histoire, pour l'instruction des pucelles dans les siècles des siècles.

Les dieux des payens aimaient beaucoup les pucelages; ils les prenaient souvent, et toujours ils distinguaient les vierges. La Pythie par l'organe de laquelle Apollon prédisait l'avenir, ne pouvait être qu'une vierge; l'esprit du Dieu ne se communiquait qu'à celles qui n'avaient pas été souillées par le contact d'un mortel. C'était à des vierges que le feu sacré de Vesta était confié, et la perte de leur virginité était un crime capital, que Rome entière regardait comme un fléau du ciel irrité.

Les Sybilles vecurent et moururent vierges; Enée s'adressant à celle de Cumes ne manque jamais de lui donner cette épithète.

Plusieurs des immortelles avaient conservé leur virginité, Diane, Minerve etc.

Mais ce qu'il y a d'étonnant c'est que les compagnes de Venus et de l'Amour, les plus aimables des divinités, les Graces étaient vierges aussi. Junon le redevenait tous les ans, en se baignant dans les eaux d'une fontaine merveilleuse; c'était donner une terrible besogne à Jupiter.

Cette passion des hommes pour les pucelages a quelque chose de raisonnable dans sa source. Il est si doux de donner les premières leçons de la volupté à un coeur innocent et pur, de sentir sous sa main les premières palpitations d'un sein virginal qui s'ouvre à des délices inconnues, d'essuyer les premières larmes de la tendresse, d'inspirer ce mélange inconnu de crainte et d'espérance, de desirs vagues et de curieuse inquiétude, que celui qui n'a pas éprouvé cette satisfaction ne connaît pas la plus douce des jouissances. Mais prise dans ce sens, la virginité est plutôt une affection morale, comme dit Buffon, qu'une qualité physique, et rien ne saurait justifier les précautions barbares contre les larcins

amoureux, que prennent des pères dénaturés ou des maîtres jaloux.

Dans ces malheureux pays courbés sous l'oppression, dans ces pays où le ciel dans sa colère donna la beauté au sexe, et où la beauté n'est qu'un objet de spéculation pour des parens avides ; dans ces contrées, dis-je, on fait usage des moyens les plus odieux pour conserver la virginité des jeunes et belles filles destinées à être vendues comme un vil bétail. On ferme l'organe du plaisir en le cousant, et on ne laisse d'autre ouverture que celle strictement nécessaire pour s'acquitter des fonctions animales auxquelles la nature l'a destiné.

Les cadenats sont connus depuis longtems en Europe ; on accuse les Italiens de cette odieuse invention. Cependant il est certain qu'elle était pratiquée, au moins pour les hommes, du tems des premiers empereurs romains. Juvenal dans sa satyre contre les femmes dit : *si les chanteurs lui plaisent, il n'y a point de cadenat de ceux qui ont vendu leur voix au préteur, qui tienne.*

Si gaudet cantu, nullius fibula durat
Vocem vendentis praetoribus.

Le christianisme, plus spirituel, plus mystique que les religions anciennes, dut aussi faire un plus grand cas du célibat. Son instituteur ne se maria jamais, quoique les Pharisiens lui reprochassent qu'il fréquentait les femmes galantes; et peut-être à cause de cela même. Jésus parut distinguer d'une affection particulière Marie Madeleine, au point d'exciter la jalousie de Marthe qui se plaignit de ce que sa soeur passait le tems à des colloques avec Jésus, et lui laissait tout le poids du ménage. Marie a choisi la meilleure part, répondit le Sauveur. Il ne faut pas qu'un bon chrétien doute que ces colloques ne fussent tout-à-fait spirituels.

Saint Paul conseille la virginité, et plusieurs saints pères la pratiquèrent. Saint Jérome entr'autres vecut toute sa vie avec des femmes et ne perdit pas sa pureté. Il répondit à ses ennemis qui lui reprochaient

sa trop grande intimité avec des Saintes, que la preuve irréfragable de sa chasteté était qu'il puait. Cette puanteur de Saint Jérome qui n'est pas à la vérité un article de foi dans l'église, est cependant un objet de pieuse croyance ; et mes lecteurs feront très-bien de lui donner leur assentiment.

Quand le clergé chrétien eut formé un corps de doctrine qui lui soumettait tous les séculiers, il sentit que, pour séparer le plus possible son intérêt de celui du peuple, il devait s'interdire ces liens qui l'attacheraient trop à ses concitoyens. Aussi le pape le plus jaloux de la puissance ecclésiastique et qui en fit un si terrible emploi, Hildebrand, défendit rigoureusement les mariages des prêtres, et fulmina les plus terribles menaces contre les membres du clergé qui ne garderaient pas le célibat. Cependant, quoique aucun prêtre ni aucun moine ne soit marié, l'épithète de vierges ne pourrait pas être justement appliquée à tous les moines et à tous les prêtres sans exception. Non que je veuille répéter ici

les mauvaises plaisanteries d'Erasme, de Boccace et de tant d'autres contre les moines; sans doute la malignité a aiguisé plusieurs traits des satyres qui leur ont été décochés; mais toujours ma remarque subsiste.

6.

Alors une vieille, ...

Il est question ici d'une pourvoyeuse ou complaisante. Ce metier est un peu tombé en discrédit par, je ne sais quelle, fatalité qui s'attache aux plus dignes objets. Cervantes, le seul auteur philosophe que l'Espagne ait produit, voulait que cette profession fût vénérée dans la cité par dessus toutes les autres. Et, en effet, quand on songe combien de talens sont nécessaires pour l'exercer dignement; quand on pense que ceux qui professent cet art vraiment libéral

sont les dépositaires des secrets les plus importans comme les plus sacrés, on ne saurait se pénétrer d'un trop grand respect pour eux. La tranquillité des ménages, l'état civil des personnes tiennent à leur discrétion; et, cependant, quoiqu'on les abreuve d'outrages, quoiqu'on affecte de les mépriser, très-rarement ces êtres, vraiment stoïciens, ont compromis ceux qui se sont confiés à eux.

Les anciens avaient réalisé dans leur Mercure le beau idéal ou archétype du complaisant qu'on appelle en langue vulgaire *maquereau*. Ce Dieu, par l'entremise duquel Jupiter vint souvent à bout des entreprises les plus difficiles, telles que l'enlèvement d'Io gardée par Argus aux cent yeux; Mercure, dis-je, était le Dieu de la *concorde*, de l'*éloquence* et du *mystère*. Il ne descendait chez les mortels que pour leur inspirer la bienveillance et les douces affections. Des serpens furieux touchés par son caducée s'embrassaient étroitement. Achille déposait sa fierté, inspiré par lui,

accueillait hospitalièrement Priam, et lui rendait le corps d'Hector. Les féroces Carthaginois s'amollissaient par l'influence de ce Dieu de paix, et recevaient amicalement les Troyens. Ce fut Mercure qui rassembla les hommes en société, et substitua à la barbarie les habitudes sociales. Il inventa la lyre et fut le maître d'Amphion qui batit les murs de Thébes par les charmes de son chant. Mercure ou Hermès enseigna le premier les sciences; mais il les enveloppa d'un voile mystérieux qu'il n'était pas permis aux profanes de soulever, pour signifier que tout ce qui tient au Dieu confident des amoureuses aventures doit être enseveli dans le plus profond silence.

Combien toutes ces allégories sont belles! combien elles sont vraies! Que la société serait insipide sans ces liaisons mystérieuses, par lesquelles la nature recouvre ses droits, éludant les liens sociaux sans les rompre! Je vous salue, disciples de Mercure de l'un et de l'autre sexe; à votre discrétion, à votre art de persuader sont confiés

nos intérêts les plus chers, le repos des maris, le bonheur des amans, l'honneur des femmes, l'état civil des enfans. Sans vous cette terre *d*ésolée deviendrait une vraie vallée de larmes; la jeune et belle épouse unie à l'époux décrépit, languirait et s'affaisserait, comme se fane la fleur solitaire que l'humeur du ciel n'arrosa jamais. Ainsi Mézence attachait par des liens indissolubles les vivans à des cadavres.

La fortune a cependant vengé souvent les complaisans du mépris du vulgaire. Othon s'ouvrit les voies à l'empire du monde par ses complaisances pour Néron. Et les complaisans des princes, voire même des princesses, s'en sont toujours trouvés assez bien du métier. Même Othon n'abandonna point tous ses droits; Néron l'exila avec une charge d'honneur, *parce qu'il était devenu l'adultère de sa propre femme Poppée. Uxoris moechus coeperat esse suae,* disaient les malins de Rome.